

<http://www.parismatch.com/Culture/Art/Rancinan-voici-venu-le-temps-des-emeutes-158607>



1. [Paris Match](#)
2. [Culture](#)
3. [Art](#)

Rancinan: voici venu le temps des émeutes

Paris Match Publié le 05/01/2013 à 09h50
Caroline Gaudriault



Gérard Rancinan

A l'heure de la mondialisation de la crise, le photographe Gérard Rancinan a mis en scène ces explosions de colère qui prennent notre époque par surprise.

Les émeutes prennent le monde par surprise. Elles jaillissent sous le coup de l'émotion, du sentiment de très grande injustice. L'explosion est soudaine, spontanée. Il suffit d'une étincelle pour tout embraser. Aussi violentes qu'une catastrophe naturelle, elles laissent dans leur sillage des voitures brûlées, des magasins pillés, et l'écho des cris de rage. L'origine de ce feu est bien souvent la même : la mort d'un membre d'une communauté, une confrontation brutale avec les forces de l'ordre. Même si les victimes ont l'habitude de braver le destin ; même si des gestes souvent imbéciles les ont déjà menés à répondre de leurs actes, les émeutiers deviennent les icônes des mécontents, des sans-voix.

Quand ils prennent la rue, pas d'itinéraire, pas d'encadrement, pas de négociation ni de slogans scandés au mégaphone. Pas de sifflet, pas de tambour. Rien n'existe, sinon un grand chaos. La foule revendique son identité. Les protagonistes se sentent investis d'un pouvoir qui leur semblait insaisissable. Ils créent une force qui les extrait de la solitude, de la marginalité. Le moment n'est pas à la revendication politique. Il est au pillage, à la colère. A la revendication d'existence. Le soulèvement, aussi condamnable soit-il pour sa violence, exprime une volonté de reconquérir une dignité perdue.

La plupart du temps, il n'y a pas de conscience de la bataille mais une véritable mise en danger. On pourrait y voir du courage, il s'agit plutôt d'une énergie du désespoir. L'insurgé est déjà blessé avant d'entrer en scène. Blessé socialement par le chômage, l'absence d'éducation, une famille dysfonctionnelle, l'échec du multiculturalisme. Il hurle contre un système culturel, urbain et social qui ne remplit plus son rôle. Dans la rue, on s'en prend aux bâtiments administratifs – écoles, banques... – pour dénoncer une mise à l'écart. L'autorité campe sur une condamnation de la « délinquance » et de la « sauvagerie des casseurs ».

Une étude anglaise intitulée « More cutbacks mean more riots » [«Une hausse des coupes budgétaires entraîne une augmentation des émeutes »] a montré que les politiques d'austérité déclenchent des révoltes car elles durcissent les conditions de vie dans des zones déjà fragiles. Mais ce n'est pas le seul facteur d'embrasement. Ces programmes sont vécus comme une injustice, comme la conséquence d'une mauvaise gestion des politiques. Les rébellions ont lieu sur l'endroit même où est vécue la souffrance économique. On ne va pas à l'émeute, on s'y trouve : Vaulx-en-Velin, Le Cap, Vénissieux, Tottenham, Villiers-le-Bel, Rio, Clichy-sous-Bois, Amiens, Buenos Aires...

La rébellion s'est intensifiée dans les pays démocratiques
La rébellion n'est pas une exclusivité contemporaine, mais sa répétition attise les curiosités. L'anthropologue Alain Bertho la traque. Tous les jours, il en repère plusieurs, surtout en Afrique et en Asie. Mais c'est dans les pays démocratiques que leur fréquence s'est intensifiée. Pour lui, l'émeute est devenue un phénomène social, un mode d'action de notre temps. Il y en aurait eu 1 200 en 2010, 1 500 en 2011 et environ 1 800 en 2012. Par nécessité, la rue est devenue une tribune, avec véhémence. Toutes les émeutes ne se ressemblent pas. Celles qui visent la représentation de l'ordre laissent la ville en fumée. D'autres se veulent non violentes. Les revendications sont alors précises et portent un nom : « émeutes de la faim » ou « de la vie chère » ; « émeutes contre les politiques d'austérité » ; « émeutes des classes ouvrières »... Le fait est nouveau.

Le texte de Stéphane Hessel « Indignez-vous ! » est un appel pacifiste à la prise de conscience. Il a trouvé un écho dans le monde entier. « Occupy Wall Street », dans les pays anglo-saxons, contre un système déshumanisé. « Indignés » de la Puerta del Sol. Mouvement des rappers sénégalais « Y en a marre ». « Zadistes » en France... De nouvelles formes d'intervention sont inventées. L'objectif n'est pas de renverser un pouvoir, ou bien l'émeute devient révolution, comme dans les pays arabes. L'objectif est de prendre la parole. Le peuple en a aujourd'hui les moyens. Il le sait et il l'a prouvé. Les barricades ont cédé la place aux mouvements mobiles, à l'utilisation

de l'image et des réseaux sociaux. Les rébellions connaissent une contagion dans les pays voisins.

Selon l'expression de David Harvey, professeur émérite à l'université de la Ville de New York : « C'est le capitalisme sauvage qui descend dans la rue. » Selon lui, la sauvagerie des émeutiers se calque sur la sauvagerie de l'économie mondiale. Quels que soient le déclencheur et le degré de violence, les émeutiers partagent le même sentiment d'injustice, d'indignation. Les révoltes parlent d'elles-mêmes. Leurs acteurs ne se sentent pas représentés, la confiance envers leurs gouvernants est rompue. Aujourd'hui, les Etats ne peuvent plus masquer un affaiblissement de leur pouvoir, contraints par les lois d'une mondialisation brutale et celles des marchés financiers déshumanisés. Le bruit des mécontentements gronde aux portes des grandes villes, dans les zones défavorisées, dans les usines menacées de fermeture. Ancrés dans une réalité quotidienne, on désavoue l'abstraction du politique.

Les rappeurs se sont emparés des images d'émeutes, une façon d'expier la violence

L'art a toujours aimé les thèmes forts : guerres, révolutions, révoltes. Plus récemment, l'émeute. C'est sans doute la musique qui s'en empare le mieux. Hier, les punks anglais incarnaient la rébellion. Joe Strummer, chanteur des Clash, hurlait sur scène son « White Riot ». - Aujourd'hui, le rap prend la relève. Et les foules adhèrent car la révolte et la désobéissance ont toujours nourri le fantasme. Des clips de rappeurs s'emparent d'images d'émeutes jusqu'à l'esthétisation. Romain Gavras a réalisé en avril 2012 le clip « No Church in the Wild » des rappeurs américains Kanye West et Jay-Z. Pas de chanteurs ni de musiciens, seulement des cocktails Molotov, des flammes, des voitures incendiées, une ville insurgée, des forces de police faisant face à des émeutiers. La mise en scène est des plus réalistes. Les paroles sont explicites : « Des êtres humains dans une foule, qu'est-ce qu'une foule pour un roi ? [...] On en sortira vivant. [...] Pas d'Eglise dans un Etat sauvage. »

Après les affrontements d'août 2011 qui ont embrasé soixante-six villes d'Angleterre, le pays s'était posé la question de l'incitation à la violence par ce genre de clip. Mais même si ce sont les enfants de ces banlieues dites « chaudes » qui s'expriment, il y a un fossé entre le fantasme et la réalité. Le street art n'est pas en reste, lui aussi très proche des codes véhiculés par la rue. Banksy, le graffeur anglais, n'hésite pas à dessiner au pochoir des émeutiers. Il se joue des autorités, crée des ponts avec l'imagerie du rap, pointe du doigt les humiliations et les contradictions du siècle. Ironie du sort : ce dessinateur qui peint les murs de Londres en clandestin, de nuit, masqué, s'achète à prix d'or. « Keep it Spotless » fut vendu en 2008 chez Sotheby's à New York pour 1,87 million de dollars. Subversif, il prend les Londoniens par surprise en leur offrant au petit matin ses images fortes d'une société en déséquilibre. A la suite des émeutes qui ont frappé l'Angleterre, il a réalisé un documentaire sur les figures emblématiques de la désobéissance civile, « The Antics Roadshow ». Nos sociétés sont fascinées par ces images que les artistes transposent. Pourtant, ni rappeurs ni graffeurs ne prônent la violence. En parler, c'est simplement l'expier.

Toute reproduction interdite